



ASTIRZ GOBAÏ

Géographie du Bois de Vincennes

Astirz Gobai

Géographie du Bois
de Vincennes

© Astirz Gobaï, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3390-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1^{ère} PARTIE : SIMPLE, RAPIDE et EFFICACE

1. CHAPITRE 1 : PÈRE LACHAISE

I. Saint-Bole - Vendredi 30 octobre 2020

Avec son astucieux petit système circulatoire entre oreillettes et ventricules, et ses valves s'ouvrant et se refermant en cadence telles les soupapes d'un moteur à explosion, force est de reconnaître que le cœur, tout pendant qu'il est battant, est un curieux organe.

Lorsqu'il ne l'est plus, il n'intéresse plus guère que la médecine légale – et encore exceptionnellement –, et plus sûrement les vers de terre, bien que ces derniers lui préfèrent des morceaux tels les poumons ou le foie, moins musculeux et donc plus digestes pour leurs petites entrailles.

Curieux organe, certes, mais aussi organe curieux, qui bat autant qu'il questionne ; comme si chacun de ses battements était une question dont la réponse conditionnait la production du battement suivant, gratifiant son propriétaire d'un souffle de vie supplémentaire.

Répond encore, nous enjoint-il sans relâche, et tu vivras encore.

Rien là que de très normal pour un cœur en santé.

Mais les choses se compliquent quand la maladie s'en mêle, qui le fragilise et le rend plus perméable aux virus, et principalement à celui des réponses, très contagieux dans les périodes d'incertitude.

Dès lors qu'il est contaminé, notre cœur cesse de questionner comme il se plaisait à le faire, ne se donnant plus la peine de formuler correctement ses questions, car dorénavant seules les réponses l'intéressent, qui sont autant de leurres ou d'illusions qu'il guette partout et en toutes choses, dans un qui-vive permanent.

Alors pour faire qu'il retrouve sa curiosité passée, et qu'ainsi il puisse espérer guérir, il nous revient de lui inoculer le vaccin du questionnement, dont le principe actif consiste à dissimuler de nouvelles questions dans nos réponses à ses questions impatientées, pour qu'il ne s'en contente pas trop vite – pour qu'ainsi dire nos réponses le questionnent –, et qu'à terme il finisse par retrouver

le goût des questions, jusqu'à redevenir le questionneur qu'il était jadis, ou naguère.

Pour ne prendre que l'exemple de ce premier jour du confinement automnal de 2020, je crois comprendre que mon cœur se pose les quelques questions que nous sommes nombreux à nous poser, et notamment celle de savoir pourquoi reconfiner aujourd'hui, et non hier ou demain ?

Pour hier je ne sais pas trop, je lui dis, mais pour demain j'ai ma petite idée, s'agissant de la Saint-Quentin, un homme qui fut torturé et décapité et dont un pénitencier étasunien équipé d'un couloir de la mort porte le nom, il eut été bien malvenu de démarrer le confinement ce jour-là.

Il me rétorque que quitte à anticiper la date pour échapper à une symbolique poisseuse, et s'agissant pour l'heure uniquement de nous enfermer – temporairement, autant que nous le sachions –, peut-être eut-il été plus judicieux de le faire à la Sainte Pélagie, autre nom de prison, certes, mais d'où il était plus raisonnable d'espérer sortir, autrement que les pieds devant s'entend ?

Je lui réponds par l'affirmative et lui accorde un bon point pour la pertinence de son questionnement, bien que le 8 octobre – date où l'on fête la sainte en question –, les français eussent probablement trouvé la chose prématurée.

Mais mon cœur est peu accessible à la flatterie, et déjà d'autres questions se pressent, qui attestent de son avidité à comprendre et à donner du sens, ce qui est plutôt encourageant il me faut bien le reconnaître. Mais qui témoignent aussi de ce que je ne lui fournis pas les réponses auxquelles il aspire, ou seulement des réponses attendues, qu'il reçoit comme autant de *tais-toi donc, arrête de me questionner, tu vois bien que je ne sais pas !*

C'est évidemment de bonne guerre, et bien qu'il me mette à rude épreuve je me vois difficilement le lui reprocher. Mais cette fois, et je ne saurais l'expliquer, je sens qu'il ne m'épargnera rien, et qu'en conséquence je ne vais pas devoir ménager ma peine si je veux que notre dialogue se poursuive, et la vie avec lui.

II. Deux ans - Samedi 31 octobre 2020

Pour tenter de contenir l'anxiété qui ternit mon humeur en ce début de premier week-end de reconfinement, celle de renouer avec ce que j'étais parvenu à supporter essentiellement en me figurant que plus jamais il ne me faudrait le

faire, instinctivement je m'avise de retrouver les habitudes – bonnes il va sans dire –, que j'avais prises lors du premier confinement, et notamment celle de marcher quelques kilomètres au saut du lit, préalable indispensable à quoi que ce soit d'autre dans la journée.

J'entreprends ainsi un tour du Père Lachaise, exercice d'apparence modeste considéré de mon fauteuil un plan de Paris entre les mains, mais malgré tout assez ambitieux au regard des règles imposées par la situation sanitaire. Juste ce qu'il me faut d'aventure pour ne pas trop sentir peser la contrainte, tout en présentant un risque limité de rappel à l'ordre, moyennant le recours à un petit stratagème utilisé au printemps, pratique voire salubre pour moi certains jours, quand les besoins de sortir étaient plus tiraillants encore que maintenant, et pour cause de ciel bleu.

Bien conscient qu'il pourrait me falloir plus d'une heure pour circonscrire un lieu de cette taille, et qu'au plus éloigné de mon périple il ne serait pas impossible que j'outrepasse sensiblement le kilomètre toléré dans le cadre de l'activité bénéficiant d'une dérogation au confinement à laquelle je pense pouvoir prétendre avec mes envies de balade – travesties pour l'occasion en besoins d'exercice –, ce qui me conduirait à risquer une amende forfaitaire, je prends soin au sortir de mon domicile de me munir non pas d'une seule, mais de deux attestations.

L'une rédigée à la main sur feuille volante, mentionnant l'horaire de mon premier pas dans la rue, et l'autre complétée sur l'application dédiée, affichant celle-ci un horaire de départ différé de trente minutes. Ainsi, selon l'heure à laquelle interviendrait le contrôle redouté, il me suffirait de présenter la bonne, en tout cas la moins compromettante, dont la sélection s'effectuerait sur la base d'un algorithme mental combinant horaire de contrôle et estimation au doigt mouillé de la distance me séparant de mon domicile. Difficile en effet de prétendre être sorti à l'instant, en exhibant une attestation certes en faisant foi, mais présentée à plus de cinq cent mètres de l'adresse du domicile en question. Les pandores c'est bien connu, n'apprécient guère de s'entendre débiter des sornettes.

Et pour ce qui est du dépassement de la distance réglementaire, faute de mieux je m'en remets à ma bonne étoile, et le cas échéant à l'argumentaire selon lequel la taille du cimetière oblige à un large détour ceux des promeneurs qui comme moi feront semblant de s'étonner le moment venu qu'il ne soit pas fermé à une heure si matinale, ce qui, monsieur l'agent, avec tout le respect que je vous dois,

eut été bien pratique pour le traverser dans un sens ou un autre, et ce faisant éviter de contrevenir à ce règlement indispensable pour nous protéger tous.

Ruser de cette manière, qui me contraint à garder à tout instant l'attention aux aguets – prête à guider efficacement la bonne main vers la bonne attestation, celle des deux qu'il me serait préférable de présenter en cas de contrôle inopiné –, ne me procure aucun plaisir, tout au plus une petite et fugace satisfaction quand, poussant la porte de chez moi sitôt ma promenade achevée, je me félicite d'avoir échappé un jour de plus à quelques tracasseries intempestives.

Ma liberté, du moins le sentiment que j'ai de pouvoir la préserver, est au prix de cette transgression quotidienne. Trente minutes et la moitié d'un kilomètre de dépassement, soit 50% de rabiot, l'équivalent d'une demi-assiette que j'irais me resservir en douce à un buffet qui n'en autoriserait qu'une. Que celui qui n'a jamais sorti deux ou trois fois son chien dans la même journée durant le confinement me jette la première pierre, ou la première baballe si c'est plus pratique pour lui.

En haut de la rue Oberkampf je prends à droite sur le boulevard de Ménilmontant, un kilomètre environ avant de tourner à l'angle sud-est du Père-Lachaise sur la bien nommée rue du Repos, puis d'enquiller un petit bras du boulevard de Charonne sur la gauche, de poursuivre encore à gauche sur la rue de Bagnolet – et ses quelques villas, impasses et autres ruelles qui y démarrent ou y débouchent –, jusqu'au croisement avec la rue des Pyrénées, que j'emprunte sur la gauche jusqu'à atteindre la place Gambetta, et dégringoler un peu plus loin l'à-pic de la rue Robineau et sa vue impressionnante par temps clair sur les lointains de la banlieue sud-ouest, puis prendre à droite la rue Désirée, à gauche celle des Partants, puis encore à droite celle des Amandiers, et enfin à gauche la rue des Panoyaux, pour finalement retomber sur mon boulevard de départ, à deux minutes de la station Ménilmontant, et trois de mon domicile.

Dix-mille pas en tout et me voici de retour, après l'emplette de quelques viennoiseries au coin de la rue, rares douceurs autorisées – et par moi-même cette fois –, en contrepartie des efforts consentis dans la perspective de limiter les effets indésirables de ce nouveau confinement qui démarre sur ma santé, et ainsi caresser l'espoir de n'en point (re)sortir trop abîmé quand le moment sera venu.

Si ces efforts, principalement constitués de travail – j'occupe un poste

contractuel présumé télétravaillable dans la fonction publique –, et d'exercice – telle cette marche dès potron-minet –, représentent pour moi le kit minimal de survie en période troublée, ils prennent depuis hier et le début du confinement un caractère singulier, qui me les rend d'autant plus nécessaires, en ceci que depuis quelques jours mon cœur recommence à m'inquiéter.

Que je vaille à l'extérieur aux activités encore tolérées – en l'espèce assurer mon approvisionnement en denrées essentielles chez les commerçants du quartier, faire un peu d'exercice autour de mon domicile, aller au travail, travailler ou au moins tâcher de m'en persuader afin de ne pas y être allé pour rien, puis en revenir le soir venu –, ou que je me trouve assis à table ou dans un fauteuil, ou bien au lit à prier Morphée de bien vouloir s'occuper de mon cas, soudainement il se met à battre sans rime ni raison durant quelques dizaines de secondes, et parfois plusieurs minutes.

Constatant qu'en dépit de ces crises, le plus souvent deux ou trois dans la même journée, il ne semble pas vouloir s'arrêter, j'essaie de me convaincre qu'en cessant de m'en préoccuper il finira bien par s'apaiser, et retrouver des modalités de fonctionnement plus orthodoxes, et par là même moins inquiétantes. Et quand cela arrivera, aidé d'un peu de pensée magique, et sachant toujours pouvoir compter sur de solides capacités d'hypomnésie, je ne doute pas que j'aurai bien vite chassé de mon esprit l'idée que j'eus un jour l'humeur assombrie par les extravagances passagères de ce muscle palpitant, et cela deux ans après son opération.

Mais au fond de moi quelque chose me dit que ça n'arrivera pas, que cela serait trop simple, et que les affaires de cœur, de quelque nature qu'elles soient, n'en finissent jamais tout à fait de nous tourmenter. Alors toutes sortes d'inquiétudes s'en viennent perturber le cours ordinaire de mes pensées, avec comme il se doit une prédilection pour les pires. À force de s'exciter comme ça, ce cœur, il finira bien par s'épuiser ou se détériorer, puis implorer ou exploser, peu importe, dans tous les cas cesser de fonctionner. Ce qui serait de fait préjudiciable à la logique de perdurance dans laquelle j'entends bien continuer à inscrire ma petite personne, encore au moins pour quelques temps. Sans même parler des angoisses bien légitimes que cette même – petite – personne nourrit quant au trépas et tout ce qui gravite autour, appelons-ça le « sas péri-trépas », qui s'étend du début du « un petit peu avant » jusqu'au terme du « un petit peu après », deux moments de la vie, si brefs soient-ils – au moins pour le premier – qui intimident, forcément.

III. L'idée du Père Lachaise - Dimanche 1^{er} novembre 2020

Afin de ne pas laisser ma mélancolie dominicale coutumière se complaire trop précocement dans l'atmosphère d'épaisse et uniforme grisaille qui enveloppe ce jour dès son levé, j'entreprends un nouveau tour du Père-Lachaise. Deuxième de cette sorte en seulement deux jours, il faut croire que je manque de la belle curiosité qui guidait mes déambulations des petits matins du confinement printanier, quand chacune était prétexte à l'exploration d'un nouveau quartier, de nouvelles rues, encouragé par l'interdit émanant du corpus réglementaire lié au confinement, qui stipulait qu'on n'avait rien à faire dehors, et surtout pas du tourisme, fut-ce dans un rayon d'un kilomètre autour de chez soi. Ce premier confinement avait décidément une saveur que celui-ci, avec son goût de déjà-vu version automnale, aura du mal à restituer.

Parvenu boulevard de Ménilmontant, Toussaint oblige je m'avise de longer l'interminable alignement de panneaux métalliques sur lesquels sont gravés, année après année, les noms des quelques quatre-vingt-quatorze mille trépassés parisiens de la Première Guerre mondiale. Plus d'un siècle maintenant que le cœur de ces malheureux a cessé de rythmer leur vie de sacrifiés. Au hasard de ma progression je glane quelques noms vieillis par le temps. Mort pour la France chacun à sa manière, une balle par devant ou un obus par derrière, un petit matin clair ou un sombre soir d'hiver.

À nouveau dix-mille pas en tout et me voici de retour, sans viennoiseries cette fois, car prendre du poids ne figure pas en tête de liste de mes résolutions de confinement, du moins pas encore. Lunettes embuées, masque chirurgical et coupe-vent mouillé à l'extérieur comme à l'intérieur, par la pluie, la respiration ou la transpiration de l'homme qui marche vite parce qu'il pleut, je ne me suis que peu accordé le loisir de flâner.

Mais au moins ai-je pris le temps de penser, la marche y aide toujours, favorisant la maturation d'idées qui, tels des fruits accrochés aux branches de notre inconscient, finissent tôt ou tard par dégringoler dans le champ de nos pensées. Et en ce jour des morts, où selon toute vraisemblance je compte encore parmi les vivants, n'en déplaie à mon cœur, c'est précisément ce qui est arrivé, avec une idée qui m'est tombée dessus de tout son poids de maturité, son dossier de candidature à la main, qu'elle m'a tendu avec aplomb.

Au nombre des compétences listées sur son CV figuraient principalement l'écriture, avec ce qu'elle requiert de lexique et d'aptitude à la rédaction, mais aussi et surtout de capacité à donner une forme et un sens au(x) matériau(x) de l'existence, en l'espèce ses aléas, vicissitudes, déconvenues, bonnes ou mauvaises fortunes, petits ou grands malheurs, et bonheurs pourquoi pas. La rubrique formation faisait état d'un cursus en sciences humaines de bon aloi, et les multiples expériences mentionnées laissaient entrevoir un parcours atypique et varié, de nature à attiser la curiosité de recruteurs friands de vécu et d'aspérités.

La lettre de motivation quant à elle reflétait une connaissance approfondie de mon histoire sous toutes ses coutures, y compris les plus intimes. Construite de formulations adroitement tournées, elle recensait les avantages que nous aurions, cette idée et moi, à travailler ensemble prochainement, si toutefois bien sûr je daignais lui donner sa chance, en sus de bien vouloir agréer l'expression de ses sentiments les meilleurs à mon endroit autant qu'à mon égard.

À l'entendre, ou plutôt à la lire, écrire l'histoire de mon cœur, qui n'est autre que la mienne, pourrait m'aider à retrouver – ou à trouver enfin – une coexistence apaisée avec lui, et ainsi reprendre l'ascendant sur le déroulement de ma vie, inquiété par les battements erratiques de cet organe capricieux. Selon elle il y aurait là une opportunité, sans doute même une chance, de celles qui ne se présentent que rarement, et qu'il serait donc dommage, peut-être même risqué, de laisser filer.

Après qu'à sa manière la médecine se soit efficacement exprimée, qu'elle ait pour ainsi dire pensé et agi à ma place, en ramenant sa science, avec sa logique propre, ses techniques et ses outils, faire en sorte que je puisse prendre le relais et poursuivre le travail, jusqu'à espérer cette fois le terminer. Trouver comment refermer moi-même, loin du bloc opératoire, et à ma façon, avec mes propres mots comme autant d'outils ou d'instruments, le trou que j'avais dans le cœur, qui est manifestement encore bien présent à mon esprit, à portée d'angoisse, de névrose ou de traumatisme. Et pourquoi pas, donc, selon cette idée apparemment compétente et motivée, en empruntant ce chemin des mots qu'est l'écriture, qui deviendrait ainsi celui de la catharsis, de la libération progressive, chemin faisant, du mal et de la peine qui ronge mon cœur depuis quelques temps, et possiblement depuis toujours.

Ecrire pour extraire de moi des mots comme autant de battements de ce cœur indocile, parce que depuis longtemps négligé, ou simplement oublié. Un mot en